

Such comments are not meant to detract from the overall scope and perceptiveness of Dean's analysis. This book is a must for all concerned with the history of poverty and its treatment and, in a wider context, with the rise of the liberal capitalist system. Dean promises a further study dealing with the later nineteenth and twentieth centuries in defence of his thesis that the New Poor Law of 1834 marked a change more profound than any since. This follow-up study, no doubt, will be equally provocative and insightful.

James P. Huzel  
University of British Columbia

\*\*\*

Claire Dolan, dir. — *Événement, identité et histoire*. Sillery (Québec) : Les éditions du Septentrion, 1991, 277 p.

L'événement revient à la mode. Telle est du moins la première impression qui se dégage de la lecture de l'ouvrage publié sous la direction de Claire Dolan, *Événement, identité et histoire*. Mais qu'on ne s'y trompe pas. Il ne s'agit pas ici de cette « histoire événementielle » tant vilipendée par « l'école des Annales », mais bien d'une approche nouvelle en histoire qui tente de faire la lumière sur le rôle fondamental de l'événement dans la formation de l'identité collective.

Fruit d'une réflexion amorcée dans les années 1980, les quatorze articles réunis dans cet ouvrage visent en effet à comprendre pourquoi certains événements tragiques (épidémies, guerres, persécutions, etc.), après avoir bouleversé la vie de communautés entières, ont pris dans la mémoire collective une place importante alors que d'autres tombaient rapidement dans l'oubli.

Prenant comme hypothèse de base que les effets matériels de ces événements ont pu influencer le processus de sélection opéré par la mémoire, on a alors retenu un certain nombre « d'événements-catastrophes dont le souvenir ponctuaient les récits d'autrefois » (13). On cherchait à établir si ceux-ci avaient suffisamment perturbé les sociétés qui leur avaient servi de cadre pour être considérés comme des ruptures déterminantes dans le cours de leur histoire.

Du Moyen Age à l'époque moderne, de la Provence à la Nouvelle-Angleterre, voilà donc les principales étapes d'une vaste quête qui occupe toute la première partie du livre de Claire Dolan. Mais la recherche de l'événement traumatique n'est pas une entreprise aussi aisée qu'on pourrait le croire de prime abord. Au contraire, l'observation d'un tel phénomène se révèle une opération fort subjective qui dépend tant de la distance à laquelle on se place par rapport à lui que de la grille d'analyse à laquelle on le soumet.

Qu'on l'observe dans la longue durée, comme le fait Ellery Schalk qui place au cœur de son propos près de trois siècles d'histoire marseillaise, ou qu'on le scrute à la loupe, à l'exemple de Christian Maurel qui fait subir au sac de Marseille par les Aragonais en 1423 une véritable autopsie, l'événement prend, sous des regards différents, aussi bien l'allure d'un accident sans conséquences que celle d'un changement profond.

Ce ne sont d'ailleurs pas les seuls problèmes que rencontrent les chercheurs lorsqu'ils s'efforcent de mesurer les effets des « événements-catastrophes ». Comme le montre Francine Michaud, qui s'intéresse aux difficultés économiques des ménages marseillais à la veille du XIV<sup>e</sup> siècle, il est parfois difficile, faute de preuves suffisantes, d'établir un lien de causalité direct entre une conjoncture défavorable et un événement précis.

D'autre part, aussi spectaculaire soit-il, un événement peut n'avoir que des effets passagers sur la société qui lui sert de cadre. C'est du moins ce qui ressort des articles de Lucie Laroche et de Christine Métayer. Ainsi, la peste qui frappe Aix-en-Provence en 1521 et le blocus de Paris en 1641 sont, certes, des événements qui perturbent considérablement le fonctionnement d'une ville. Toutefois, ceux-ci ne provoquent aucune rupture déterminante. Le danger écarté, tout rentre dans l'ordre et la crise est vite oubliée.

Alain Collomp et Yves Roby lèvent pour leur part le voile sur un autre aspect de l'événement : celui « de la variabilité de son importance » (16). Qu'il s'agisse de la disparition de la communauté protestante de Manosque à la suite de la révocation de l'Édit de Nantes ou d'un banal incident qui provoque une véritable levée de boucliers chez les Canadiens français émigrés en Nouvelle-Angleterre, ces deux chercheurs montrent qu'un événement peut prendre une importance cruciale pour une minorité sans pour autant que la majorité en soit affectée.

Complétant le premier volet de cette étude, l'article de Michel Hébert sur la création des États de Provence au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle vient, quant à lui, nous rappeler que l'événement unique n'est pas le seul qui puisse « faire émerger dans la conscience une identité » (159). Un concours de circonstances dans un temps relativement réduit peut, selon l'auteur, produire le même effet.

Tournant le dos à la recherche de l'événement, la seconde partie de cet ouvrage aborde ensuite ce que Claire Dolan désigne elle-même comme le « deuxième niveau de l'événement traumatique : celui de son retentissement » (17).

On y apprend ainsi que les effets matériels, essentiellement temporaires, des événements dits traumatiques n'ont en réalité que peu d'influence sur le développement d'une société. Si l'événement conserve tout de même une grande importance en histoire, c'est plutôt, nous affirme Pierre Grégoire, parce qu'il sert « de point de référence dans la dynamique de l'identité collective » (183). Comme tel, il prend alors le sens que la société lui donne.

Du même coup, un événement en apparence anodin peut servir de référence à l'élaboration d'un mythe autour duquel s'organisera l'identité de toute une collectivité. C'est d'ailleurs ce que nous révèlent les articles d'André Sansfaçon et de Régis Veydarier qui nous renseignent aussi bien sur la façon dont les élites de Chartres se sont servies du Siège de 1568 pour affirmer le mythe de l'élection divine de leur ville que sur le procédé historique par lequel s'est constituée la personnalité légendaire de Raymond de Turenne dans l'historiographie provençale au fil des siècles.

Parce qu'il doit son importance « au regard qui l'isole et l'interprète » (225), l'événement court aussi le risque de l'oubli. C'est précisément ce qu'a découvert Noël Coulet en se penchant sur l'assaut contre la Juiverie d'Aix en 1430. Si cet incident qui a mis en péril l'existence des deux communautés de la ville s'inscrit profondément dans la mémoire juive, en revanche, sa trace s'efface rapidement dans l'histoire d'Aix.

En analysant les retombées historiographiques de l'exécution des Vaudois de Provence en 1545, Gabriel Audisio nous livre pour sa part un bon aperçu des choix que fait la mémoire lors du rappel de certains événements marquants. Haut fait militaire pour les uns, massacre pour les autres, cet épisode sanglant des troubles religieux du XVI<sup>e</sup> siècle donne lieu à des interprétations fort différentes suivant que l'on retienne la version des vainqueurs ou celle des vaincus.

Enfin, après avoir considéré les différentes relectures dont a fait l'objet le personnage de Jacques Cartier dans l'historiographie québécoise, Jacques Mathieu nous rappelle que la signification d'un événement change dans le temps et selon les groupes sociaux concernés. Ainsi, un événement, hier tombé dans l'oubli, peut soudainement resurgir dans la mémoire collective et prendre une toute autre importance si, à ce moment, les engagements ou les aspirations d'une société le justifient. Le sens d'un événement est donc intimement lié au contexte qui le met en œuvre.

Voilà donc les grandes lignes de cette étude qui vient en quelque sorte reprendre là où l'avaient laissée les participants au colloque tenu à l'Université d'Aix-en-Provence en 1983. Fort instructif et d'une cohérence qui manque parfois à ce type de publications où sont rassemblés de nombreux articles d'auteurs variés et de formations diverses, *Événement, identité et histoire* vient en effet jeter un regard neuf sur les rapports existant entre différents événements traumatiques et la formation de l'identité collective. Certes, la conclusion de l'ouvrage nous laisse un peu songeur et l'on peut déplorer l'absence d'une définition préalable de « l'identité collective », ce qui aurait rendu moins « subjective » l'évaluation du caractère traumatique de certains événements. Ces remarques n'enlèvent cependant rien à la valeur générale de l'étude ni à la qualité de la plupart des articles qui le composent. Assurément, voilà un ouvrage qui va relancer le débat sur le poids de l'événement en histoire, une voie dans laquelle beaucoup hésite encore à s'aventurer.

Pierre Cameron  
Université Laurentienne

\*\*\*

Michael Doucet and John Weaver — *Housing the North American City*. Montreal and Kingston: McGill-Queen's University Press, 1991. Pp. vi, 572.

Among the myriad subjects examined by urban historians in the past thirty years, the history of housing has loomed large. Studies of suburbanization, municipal reform, land use, and urban planning have all dealt with housing development as an integral part of city-building. Few of these works, however, have made shelter their primary concern. In *Housing the North American City*, Michael Doucet and John Weaver put the history of housing center stage, offering a comprehensive and exhaustive treatment of this important topic.

Using the city of Hamilton, Ontario, as a case study, the authors offer a periodization of housing development comprised of three stages: the era of individualism, the era of corporate involvement, and the era of state intervention. Covering the years before 1880, the era of individualism was characterized by a decentralized, laissez-faire system of land development in which numerous small-scale operators constructed a motley array of houses and neighborhoods. With only a